



BERNIER, Réjane, PIRLOT, Paul, *Organe et fonction. Essai de biophilosophie*

Robert Plante

Volume 34, numéro 1, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705657ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705657ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plante, R. (1978). Compte rendu de [BERNIER, Réjane, PIRLOT, Paul, *Organe et fonction. Essai de biophilosophie*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(1), 104–106. <https://doi.org/10.7202/705657ar>

chose. Même si ce chapitre me semble le plus remarquable et par son style et par son unité, je ne puis m'empêcher de le considérer comme un appendice étranger à ce livre de notre auteur. Ce chapitre, qui mériterait d'être publié pour lui-même en plaquette séparée met en lumière de façon admirable la perception personaliste que se fait de la femme le Nouveau Testament, pour conclure que l'homme serait plutôt l'image du Verbe et la femme plutôt l'image de l'Esprit. Ce qui ne veut pas dire que pris séparément l'homme et la femme ne seraient que des images partielles de Dieu.

« Foi ou liberté », on l'a vu, est un livre qui ne craint pas les questions actuelles, un livre dense qui ne s'enlève pas comme un roman. Ce n'est pas après une première lecture qu'on pourrait simplement songer à le résumer. Faut dire que le style de l'auteur n'est pas facile. Disons-le franchement, son style est difficile, sans doute plus qu'il n'est requis : un sujet difficile doit-il nécessairement être traité dans une langue difficile ?

Tout au long de son livre, l'auteur se sert de l'enquête biblique et historique comme instrument de manifestation. Mais à mon humble avis, cette enquête n'est pas toujours adéquate. C'est pourquoi l'unité de son oeuvre est difficile à percevoir; les conclusions ne semblent pas toujours s'imposer et comportent quelquefois un caractère d'absolu que ne permet pas l'enquête. . . elles sont, à leur façon, un nouvel indice de liberté dans l'Église !

Rarement, l'auteur fait appel à des définitions précises, ce qui rend facile la confusion des genres : confondre théologie et sainteté, c'est confondre science et prudence (pages 136-143).

La mystique Adrienne von Speyr, fille spirituelle de Hans Urs von Balthasar, voit dans le Christ un modèle de la vertu de foi. Impressionné, notre auteur la suit aveuglément sur ce point (page 198). La théologie classique est vraiment plus consciente et plus respectueuse des exigences de l'Union Hypostatique. Une enquête biblique et théologique sérieuse révélerait sans doute que l'affirmation de l'auteur est beaucoup moins certaine qu'il ne le laisse entendre !

Ces quelques réserves ne doivent pas faire oublier ce que nul autre que von Balthasar affirme dans la préface de « Foi ou Liberté » : « L'auteur étudie ce thème (foi ou liberté) sous

quatre aspects différents et chaque fois il le fait de *main de maître* ».

Yvon ROY

BERNIER, R., PIRLOT, P., Organe et fonction.
Essai de biophilosophie. Un volume broché (16 x 24 cm) de 162 pages. Paris, Saint-Hyacinthe, Maloie-Doin, Edisem, 1977.

Tous les chercheurs, à quelque titre que ce soit, qui s'intéressent au vivant et aux questions quasi insolubles que soulèvent aussi bien son apparition que son fonctionnement, seront heureux de la parution de cet ouvrage de dimension modeste mais très dense par son contenu. Le principal mérite des auteurs aura été surtout de présenter une quantité impressionnante de matériaux autour d'un thème qui permet de pénétrer au coeur même de la difficulté. La relation organe-fonction se trouve être, en effet, un révélateur excellent des prises de position fondamentale des philosophes depuis l'antiquité.

D'ailleurs, la Première Partie, qui joue plutôt le rôle d'une introduction, est une brève histoire des opinions depuis Platon jusqu'au XX siècle, avec une insistance justifiée sur le finalisme aristotélécien, et autour d'une charnière naturelle qu'est l'apparition du transformisme. La conclusion de ce préambule historique annonce bien l'objet des discussions qui vont suivre : « les débats contemporains n'ont pas mis fin à cette dualité finalisme-antifinalisme ».

La thèse qui émergera des sept chapitres de la II^e Partie est assez claire, sinon très nouvelle : la biologie ne peut intégrer une explication finaliste qui sera toujours identifiée par les auteurs à une explication vitaliste anthropomorphe; elle « représente la première saisie du monde qui est de type animiste préscientifique » (p. 149); même « le philosophe du vivant doit, tout comme le scientifique du vivant, définitiser son discours » (p. 151). C'est la démarche qui nous amène à cette conclusion qui constitue l'intérêt majeur du volume. Elle s'appuie toujours, en effet, sur des matériaux très concrets empruntés à la biologie et discutés avec une rigueur qui révèle une longue pratique de la recherche expérimentale. Après avoir défini les principaux termes : organe, fonction, forme, structure, fonction, fonctionnement, rôle biologique (ch. 1), et discuté de la relation organe-fonction pour conclure à la nécessité de les examiner à l'intérieur d'une intégration presque réversible des asso-

ciations morphologiques et des coordinations physiologiques (ch. 2), c'est à partir du chapitre 3 que le problème de la finalité est abordé explicitement, mais toujours à la lumière du postulat qu'une explication finaliste — un organe est *pour* la fonction — est l'explication du passé par le futur. Un large éventail d'opinions sont discutées : celles, v.g., de Cuénot, Gilson, Jacob, Monod, Nogel, Simpson, Beckner. Le chapitre 4 nous fait progresser en introduisant la notion d'adaptation avec une critique serrée de la téléodirectionnalité en tant que nouveau concept finaliste; enfin le chapitre 5 veut éliminer un des derniers retranchements des finalistes, celui de l'analyse fonctionnelle.

Les chapitres 6 et 7 seront le lieu où une tentative sera faite de livrer une théorie de l'explication « causale » organo-fonctionnelle non contaminée : « rendre compte selon une certaine nécessité ». Le souci des auteurs pour intégrer à leur étude tous les progrès actuels de la biologie débouche cependant sur la reconnaissance d'une anomalie gênante : « il est sans doute permis de noter en terminant que la difficulté de prédire l'avenir d'une relation (concrète) organe-fonction serait, du moins à court terme, considérablement moindre pour le finaliste qu'elle ne l'est pour nous » (p. 146). De telle sorte que « la seconde moitié du siècle fut marquée par une offensive du vitalisme dans la biologie en général » (p. 147). Les auteurs n'en croient pas moins que le développement récent de l'analyse organo-fonctionnelle pourrait enfin éliminer le concept inutile de fin. « Organe et fonction se confèrent mutuellement l'un à l'autre leur signification » (p. 147).

Il est douteux que tous les philosophes adhèrent facilement à la thèse avancée. La littérature passée dans ce domaine est révélatrice du peu d'impact que les exposés très scientifiques peuvent avoir sur des habitudes ou des convictions qui semblent avoir des racines ailleurs que dans l'histoire de la biologie. Du moins le présent volume présente-t-il l'opportunité de donner au discours philosophique une allure plus actuelle et moins idéologique. Pour ma part j'y ai trouvé l'occasion de rendre plus vive ma conviction que le noeud du problème se situe davantage au niveau proprement épistémologique qu'à celui des faits biologiques qu'on pourrait ignorer. Je regrette ainsi que tout au long de cette discussion le concept même de fin n'ait jamais été vraiment replacé dans le contexte où il prend toute sa signification, c'est-à-dire dans le déploiement même de la démarche scientifique plutôt que

dans les choses. On aurait alors au moins éliminé cette fâcheuse tendance à ne lui voir pointer le nez qu'avec le vivant, alors que la tradition anti-cartésienne le voyait plutôt lié à celui de nature. Et si nous ajoutons à cette remarque la possibilité que les processus cognitifs eux-mêmes ne soient qu'une instance de la relation organe-fonction, ou qu'ils soient même un résultat de la fonction d'adaptation, il devient possible que la finalité, que l'on concède si facilement à l'intelligence, s'inscrive obligatoirement dans toute tentative d'explication de quelque objet naturel que ce soit, parce que la nier à celui-ci équivaudrait, en fin de compte, à nier l'intelligence elle-même. L'usage constant et de plus en plus répandu des mots vient largement confirmer cette hypothèse, et c'est un fait aussi réel que le vivant, dont on voudrait pourtant qu'il soit le seul « fondement de la philosophie du vivant » (p. 8). Il ne faudrait pas réintroduire subrepticement le dualisme cartésien en soustrayant à la vie ce qu'elle a produit de plus réel, la science.

Cette remarque me conduit tout naturellement à la dernière pour signaler ce qui me semble être une autre lacune sérieuse. Les auteurs affirment au départ : « nous nous conformons au corpus scientifique de la théorie synthétique contemporaine » (p. 8). Personne n'ignore les fondements expérimentaux irrécusables sur lesquels se fonde cette théorie, mais il ne faudrait pas en conclure qu'elle ne comporte aucune difficulté interne. Il est bien évident que si on prend cette théorie comme définitive et complète dans sa forme actuelle, le problème de la finalité est résolu d'avance. Il resterait tout au plus à expliquer pourquoi il faut tant de combats pour défendre la virginité anti-finaliste, au point que même Jacques Monod peut être soupçonné de quelque fornication vénérielle avec cette fille gênante. Mais je rends ce témoignage aux auteurs que la perspective qu'ils ouvrent à la fin de leur texte sur la nécessité d'inclure les concepts classiques d'organe et de fonction dans le cadre plus large des totalités intégrées et des comportements permet assez facilement d'envisager un dépassement des problématiques « classiques » qui pourrait rapprocher biologistes et philosophes.

Du moins, c'est ma conviction que ce premier volume d'une étude qui doit se prolonger dans un autre couvrant précisément le champ d'ouverture dont je viens de parler, constitue une contribution telle à la clarification des éléments du problème qu'il deviendra difficile désormais

de ne pas s'y référer pour ajouter à la philosophie du vivant.

Robert PLANTE

Bernard HALDA, **Thématique phénoménologique et implications**, (Husserl, Edith Stein, Merleau-Ponty), Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1976, 71 pages, 13¹/₂ x 20¹/₂ cm.

Les pages de ce petit ouvrage sont extrêmement denses mais B. Halda a le don de clarifier les questions les plus abstruses et, à travers le fatras des systèmes, sa pensée se dégage nettement en une phrase toujours limpide.

Une étude antérieure du même Auteur sur « *Merleau-Ponty ou la philosophie de l'ambiguïté* » appelait celle qu'il nous présente aujourd'hui et où il recoupe, à maintes reprises, Merleau-Ponty que Husserl a inspiré comme d'ailleurs il en a marqué bien d'autres. Ce n'est donc pas pour rien qu'en sous-titre figurent « Husserl, Edith Stein, Merleau-Ponty » pour ne retenir que les plus importants. « Depuis le début du siècle peu de philosophes n'ont pas tiré quelque enseignement ou profit des travaux de Husserl » (p. 45).

Même si le mot « phénoménologie » naquit il y a déjà plus de deux siècles, sous la plume de Jean-Henri Lambert, Edmond Husserl en est le véritable fondateur. Il l'a représentée en Allemagne comme Merleau-Ponty en France. Dépassé par sa recherche — on pourrait parler d'un Husserl qui se succède à lui-même — alors que ses premiers travaux étaient seulement ceux d'un mathématicien « qui s'interroge à propos des techniques qu'il emploie dans ses recherches et les méthodes dont il se sert dans ses analyses » (p. 9), il pousse toujours plus loin, sans savoir où il aboutira au point où son oeuvre atteindra une dimension telle « qu'il apparaît comme presque impossible d'arriver à en donner dès à présent une interprétation globale, définitive » (p. 12).

En ces quelques pages, B. Halda se contente de repérer les points essentiels qui ont eu une influence évidente sur la philosophie contemporaine et dont une sèche énumération, dans la brièveté de ce compte rendu, ne saurait donner une juste idée.

L'oeuvre de Husserl est restée incomplète. Là où se laisse davantage pressentir le terme où

tendait son évolution est son ouvrage inachevé et auquel il tenait beaucoup : *Iden I, Ideen II* dont le titre complet est : *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Ce que lui n'a pas réalisé, son élève qui fut plus tard sa collaboratrice, Edith Stein, l'a mené au terme. Dans son étude « *De la phénoménologie de Husserl à la philosophie de saint Thomas* », elle va de la phénoménologie à l'ontologie, de l'ontologie à la métaphysique, de la métaphysique à la théologie (p. 63). Du Judaïsme, elle aboutit au catholicisme alors que Husserl était passé du Judaïsme au protestantisme. Trois ans avant sa mort, Husserl confiait à Edith Stein :

La vie de l'homme n'est rien d'autre qu'un chemin vers Dieu. J'ai essayé de parvenir au but sans l'aide de la théologie, ses preuves, ses méthodes; en d'autres termes, j'ai voulu atteindre Dieu sans Dieu. Il me fallait éliminer Dieu de ma pensée scientifique pour ouvrir la voie à ceux qui ne connaissent pas comme vous la route sûre de la foi passant par l'Église. Je suis conscient du danger que comporte un tel procédé et du risque que j'aurais moi-même encouru si je ne m'étais pas senti profondément lié à Dieu et chrétien au fond du coeur (p. 64).

Le sens profondément chrétien de B. Halda a bien su découvrir et montrer de façon superbe les affinités mais aussi les incomplétudes qui existaient entre ces trois esprits : Husserl, Merleau-Ponty et Edith Stein. La fin prématurée de Merleau-Ponty interrompit son aventure spirituelle. Celle d'Edith Stein « partie, elle aussi de la phénoménologie de Husserl, devait aboutir à l'épanouissement d'une pensée extrêmement riche. Le sacrifice de sa vie au divin absolu accompagne son destin consacré jusqu'au tragique à la recherche de la vérité » (p. 59).

Qui lira ce petit ouvrage en retirera beaucoup. On sort toujours enrichi d'une lecture de Bernard Halda.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

EN COLLABORATION, **Le retour du sacré**, Coll. Le Point Théologique 22, Beauchesne, Paris, 1977, 148 pages, 13¹/₂ x 21¹/₂ cm.

Sous ce titre sont groupés six travaux présentés à un Colloque tenu à l'Université des Sciences humaines de Strasbourg sur invitation de la Fondation Reinhold Schneider. Cette Fondation attribue un prix à des individus : philosophes,